**Commentaire composé du *Mariage de Figaro*, III, 5**

Dans un contexte pré-révolutionnaire, certains textes ouvrent la voie à des contestations sociales et politiques fortes. Le Mariage de Figaro est de ceux-là. Son auteur, Pierre Caron de Beaumarchais, est un écrivain, diplomate, magistrat et espion français du XVIIIe siècle. On lui doit une trilogie théâtrale composée du Barbier de Séville, du Mariage de Figaro et de la Mère coupable. Dans cette trilogie comique sont convoqués les mêmes personnages principaux (Figaro, le comte Almaviva, Bazile, Rosine la future Comtesse) ce qui crée un effet de familiarité chez le spectateur et le lecteur. Dans l’esprit du drame bourgeois, le Mariage de Figaro met en scène les difficultés rencontrées par Figaro pour épouser Suzanne, convoitée par le Comte alors que la Comtesse est elle-même courtisée par le jeune Chérubin. Une réflexion sur la constance amoureuse, mais aussi sur les rapports de classe, est engagée dans ce texte ; elle s’illustre particulièrement dans cet extrait de l’acte III, scène 5, où le Comte cherche à éloigner Figaro du château pour pouvoir lui ravir sa femme tout en le suspectant de favoriser le rapprochement entre la Comtesse et Chérubin. Nous nous demanderons donc en quoi ce texte illustre les relations maître/valet. Nous verrons tout d’abord que ce texte illustre ces relations en terme théâtral car le valet est plus rusé que le maître ; puis nous verrons que ce sont les relations réelles maître/valet qui sont illsutrées par ce texte, car les deux personnages gardent tout de même leur rang ; nous verrons en effet que des nuances sont à apporter car les deux personnages témoignent d’une familiarité étonnante (Mme Pinel).

Dans le texte, Figaro incarne le valet fourbe et vicieux à travers une dimension comique, notamment lorsqu’il use de sa ruse pour faire croire au Comte qu’il n’a aucune idée du fait qu’il courtise sa fiancée. Figaro dit d’ailleurs au public : « Il croit que je ne sais rien », dans un aparté. Mais au lieu de blâmer le Comte immédiatement, il décide de tourner la situation à son avantage : on retrouve ici un comique de situation appelé quiproquo. Figaro étant conscient qu’il s’adresse à quelqu’un dit supérieur à lui ne se gêne évidemment pas pour humilier et insulter le Comte mais de manière indirecte, en apportant des contre-arguments pour chaque argument donné par le Comte. Cet enchaînement de courtes répliques rapides est appelé stichomythie. On retrouve également un comique de mot à travers la tournure de certaines phrases. Tous ces éléments nous indiquent que les relations entre le maître et le valet mises en scène dans ce passage sont conformes à celle des personnages de théâtre traditionnels (Alistair Martin).

Nous pouvons voir que les relations entre les deux personnages sont réelles car ils gardent tous les deux leur rang social. Premièrement, on remarque que tout au long du texte le Comte tutoie le valet : « Combien t’a-t-elle donné », « en tout ce que tu fais ». Or Figaro, le valet, tutoie constamment son supérieur : « vous le savez mieux que moi », « vous lui donnez », « combien me donnâtes-vous ». Il attribue aussi comme nom à son maître « Monseigneur », ce qui montre une sorte de soumission et de respect. On voit aussi que le Comte a l’avantage car il utilise des points d’exclamation (« une réputation détestable ! ») alors que Figaro, lui, n’a aucune droit de hausser le ton envers le Comte Almaviva. Celui-ci a le droit de dire ce qu’il pense lorsqu’il le souhaite alors que Figaro n’en a le droit que lorsque le Comte le lui autorise : « Pourquoi faut-il qu’il y ait du louche en tout ce que tu fais ? ». Aussi, Figaro emploie un vocabulaire soutenu et ne formule pas sa réponse par affirmation mais plutôt par question, qui sont rhétoriques : « Et si je vaux mieux qu’elles ? », « Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui peuvent en dire autant ? ». Almaviva demande notamment à Figaro de tout lui dire, ce que Figaro dit faire en utilisant une litote : « Et maintenant je ne vous cache rien ». Les relations entre ce maître et ce valet reflètent donc bien la réalité sociale du XVIIIe siècle. (Elsa Wacquet)

De nombreux éléments démontrent que ce texte n’illustre pas les relations maître/valet réelles : tout d’abord, la relation entre Figaro et le Comte date de bien avant que Figaro ne devienne valet. On peut le noter de par la connivence entre eux, qui permet au Comte d’interroger Figaro sur des événements passés : « Cent fois je t’ai vu (…) jamais aller droit » ou encore à Figaro de tenter d’amadouer le Comte : « Combien me donniez-vous pour la tirer des mains du docteur ? ». Les apartés de ce texte dénotent d’une certaine hypocrisie entre eux, ce qui implique que sur certains points ils n’ont pas se cacher et parlent franchement. La stichomythie montre bien cette complicité des deux personnages (Mattéo Boum).

Dans ce texte, les relations entre maître et valet sont illustrées de différentes manières. Dans un premier temps, nous retrouvons une relation typique des personnages théâtraux du maître, supérieur socialement mais qui se laisse tromper, et du valet, rusé et fourbe. Mais, dans un deuxième temps, on peut observer que les relations entre le maître et son domestique reflètent, chez Beaumarchais, une réalité sociale qui est celle de la société d’ordres de l’Ancien Régime. Enfin, il est aussi important de relever que Beaumarchais subvertit ce schéma en instaurant une grande familiarité entre les deux hommes, qui montre que sous l’apparent respect des convenances se dissimule un ferment critique et contestataire. La ruse du valet devient ruse de l’Histoire (Hegel), pas en avant vers le renversement de l’ordre établi (Mme Pinel).